



Solène Ayangma

LES IMMÉMORANTS

talents
hauts

Solène Ayangma

LES IMMÉMORANTS

06 – Colette

Vous êtes une immémorante. Suite à l'accident du laboratoire Nostraphen du 8 juillet 2012, vous avez perdu votre capacité à conserver vos souvenirs. À chaque entrée en sommeil paradoxal, votre cerveau détruit les informations emmagasinées durant votre éveil. Votre dernier souvenir remonte au jour de l'accident.

Colette cligna des paupières, se détourna du texte qui avait happé son regard dès son réveil et détailla la pièce dans laquelle elle se trouvait. Exiguë, grise, pas de fenêtre, une cabine de douche dans un coin, un cabinet de toilette dans un autre. Ses yeux glissèrent sur le lavabo encastré, surmonté d'un miroir sale, qui complétait le mobilier. Elle pinça les lèvres, sourcils froncés. Cela ne lui disait rien qui vaille. Elle se leva, tenta d'ouvrir la porte métallique à côté de son lit, sans succès. Une cellule. On l'avait enfermée dans une cellule.

La peur s'empara de tout son être, mais elle ne céda pas. Elle demeura droite, solide, inflexible. Elle soupçonnait

Pedro. Qui d'autre ? Qui d'autre serait assez pervers pour l'enfermer dans cette prison sans fenêtre ? Qui d'autre que cet homme infâme qu'elle avait fui, et qui ne l'avait jamais accepté ? Elle tenta de se souvenir des événements de la veille : Pedro aurait-il pu débarquer chez elle et l'assommer ? Mais sa mémoire lui fit défaut.

Colette frissonna. Peu importait pourquoi, peu importait comment, elle se retrouvait désormais prise au piège. Enfermée elle ne savait où, pour elle ne savait combien de temps, par cet homme avec qui elle avait choisi de construire sa vie. Si seulement elle avait su.

La seule chose qui n'avait pas de sens, dans tout cela, c'était le message inscrit en lettres blanches sur le mur. *Vous êtes une immémorante*. Ces mots incompréhensibles, elle ne les prenait pas à la légère. Ce sociopathe de Pedro lui laissait sûrement des indices quant à ce qu'il lui ferait subir par la suite. Mais non. Il ne la surprendrait plus. Pas deux fois. Elle s'était préparée à cela, à lui faire face, à le vaincre. Lorsqu'il se montrerait, elle serait prête.

Colette relut les quatre phrases qui habillaient le mur de sa prison jusqu'à ce qu'elles se gravent à jamais dans sa mémoire. Oh non, elle n'oublierait pas. Pedro était bien trop narcissique et malsain pour lui laisser des messages sans signification. Dans ces mots se trouvait une réponse, une pièce du puzzle, un petit bout de vérité qui la rapprocherait des faiblesses de cet homme qui avait su lui cacher sa véritable nature des années durant.

Elle s'avança jusqu'au lavabo, fit couler l'eau froide, s'aspergea la figure, se redressa. Alors seulement, son reflet la frappa.

Avec une force titanesque. Colette recula d'un pas et, les yeux écarquillés par la stupéfaction, porta instinctivement la main à son visage.

— Merde... souffla-t-elle.

Ses cheveux crépus, désormais coupés très courts, grisonnaient sur son crâne. Sa peau noire était striée de longues rides qui semblaient s'être creusées dans la nuit, des poches soulignaient ses yeux de jais et quelques taches de vieillesse piquaient ses pommettes hautes. Elle avait pris un sacré coup de vieux.

— Merde... répéta-t-elle en tirant sur ses joues mouillées.

Elle avait l'impression qu'une dizaine d'années s'étaient abattues sur elle pendant la nuit. Colette fixa longuement le miroir. Des minutes ou des heures, elle ne savait pas. Elle contempla son reflet jusqu'à ce que le malaise disparaisse, jusqu'à ce qu'elle s'approprie ce corps étrange, sien sans être sien, jusqu'à ce qu'elle l'accepte. *Vous êtes une immémorante. Son esprit lui renvoya le message sur le mur. Suite à l'accident du laboratoire Nostraphen du 8 juillet 2012, vous avez perdu votre capacité à conserver vos souvenirs.*

Elle s'assit sur le lit. Depuis combien de temps vivait-elle dans cette boucle ? Depuis combien de temps se réveillait-elle ainsi, coincée dans une vie qui ne pouvait durer que jusqu'à ce que le sommeil l'emporte ? À en croire le visage qui la toisait dans le miroir, plusieurs années. Colette se redressa. Elle comprenait désormais les douleurs qui lui vrillaient les articulations, la faiblesse dans ses jambes, la gaucherie dans ses gestes. Depuis combien de temps n'avait-elle pas marché, couru, utilisé ce corps qu'elle reconnaissait à peine ? Elle

n'avait plus cinquante ans. Mais quel âge, alors ? Et qu'est-ce qu'elle faisait dans cette cellule ? Peut-être que Pedro n'avait rien à voir avec tout cela.

Colette frissonna. Elle aurait préféré Pedro. Au moins elle aurait su à quoi s'attendre. Mais là, dans cette prison grise, sans souvenir de la veille, elle affrontait un inconnu terrifiant. Un inconnu qu'elle-même incarnait, tout comme ses geôliers, l'inconnu de ce lendemain qui ne viendrait jamais.

Elle se secoua, arpena la pièce, tourna en rond, encore et encore. Et les jours précédents, qu'avait-elle fait ? Grognaient-elle ainsi entre ces quatre murs telle une lionne en cage depuis des semaines, des mois, des années ? Cela la rendait folle. Ne pas savoir la rendait folle. Colette s'arrêta devant le lit. Et si, pour chaque jour qu'elle passait dans ce trou, elle taillait une encoche quelque part ? Un compte, pour se rappeler du temps qui s'écoule. Elle scruta les murs. Si chaque jour elle se réveillait dans la même configuration, si chaque jour elle se posait les mêmes questions, alors chaque jour elle devait avoir la même idée.

Colette tira le lit. Les pieds en fer crissèrent sur le carrelage sale. Sur le sol, une série de traits entaillaient le dallage. Elle se précipita. Six rayures. Vivait-elle dans cette cellule depuis six jours ? Ou bien avait-elle oublié d'en marquer certains ? Elle soupira : elle ne saurait probablement jamais.

Elle souleva le matelas, dénicha un morceau de sommier métallique cassé qu'elle avait sans doute caché là, la veille ou elle ne savait quand, et s'en empara. Dans son poing tremblant, le petit bâton de fer faisait office de stylo, et elle n'hésiterait pas à le transformer en arme si besoin. Colette grava le carrelage, puis contempla la nouvelle ligne un peu courbée

qu'elle venait de tracer ; toute sa mémoire se trouvait donc là. Ses souvenirs se résumaient à ces marques incertaines sur un sol de cellule sale. La panique lui comprima la gorge.

Elle avait peur.

Une clef s'enfonça dans la serrure. D'un bond, Colette récupéra le bout de sommier et le fourra dans son pantalon. La lourde porte s'ouvrit et une jeune femme essoufflée apparut. Dès qu'elle aperçut la prisonnière et son regard flamboyant de rage, elle leva les mains en signe d'apaisement.

— Je suis là pour vous aider. Colette, c'est bien ça ?

Colette ne répondit pas. Dans son dos, maintenue par l'élastique de ses vêtements, elle sentait la tige de fer contre sa peau. « Dans l'œil ou la carotide », se répéta-t-elle.

— Je sais que vous avez énormément d'interrogations et de doutes, poursuivit la jeune femme en refermant la porte avec lenteur. Je sais aussi que vous aurez du mal à me croire et je ne peux vous apporter aucune preuve pour soutenir ce que je raconte.

« Dans l'œil ou la carotide. »

— Je m'appelle Emma Lande, je suis chercheuse à l'Institut Nostraphen. Le laboratoire exploite votre amnésie afin d'expérimenter sur vous des médicaments et des drogues, au détriment de votre santé physique et mentale. Puisque vous ne pouvez plus vous souvenir de la veille, la notion de torture se limite à quelques heures, sans séquelles psychiques, alors ils en profitent.

Colette écoutait les modulations instables de la chercheuse. Son souffle court, son timbre vacillant, ses pupilles

dilatées, ses veines palpitantes, sa peau moite de sueur : tout son corps témoignait de sa nervosité et de sa peur.

— Vous êtes actuellement en zone de confinement. Ils vous ont injecté un sérum radioactif et, jusqu'à ce que les éléments irradiants se soient complètement dissipés, ils vous ont placée en chambre plombée pour éviter de contaminer les gens autour de vous. Cela fait maintenant sept jours que vous êtes en isolement, votre corps a évacué quasiment tous les éléments irradiants. En théorie, vous devriez sortir demain.

Colette se détendit. Cette Emma Lande ne lui mentait pas, elle le devinait à son attitude marquée par le stress.

— Je suis là pour vous faire évader. J'ai un millier d'explications à vous donner, mais le temps nous manque. Lorsque nous serons à l'abri, je vous parlerai de tout en détail.

La prisonnière brisa le silence dans lequel elle s'était réfugiée :

— Je te crois. Fais-moi sortir d'ici, je garde mes questions pour plus tard.

Emma soupira de soulagement. Visiblement, elle s'était attendue à plus de résistance. Elle ouvrit la porte et s'engouffra dans le couloir sombre.

— Nous devons récupérer une deuxième immémorante, annonça-t-elle en avançant à grandes enjambées. Puis nous retrouverons Alphonse et Ren avant de quitter l'Institut. Au bout de ce couloir, il y a un poste de garde. Je suis chercheuse ici, j'ai signé une décharge de sortie exceptionnelle pour vous et Maéna. Si vous me suivez sagement, ils nous laisseront passer sans problème.

Colette opina de la tête. Le contact froid du petit bâton de fer dans son dos la rassura ; si les choses s'envenimaient, elle ne jouerait pas les dociles. Emma s'arrêta devant une porte, hésita, puis se tourna vers l'immémorante.

— Je... Je compte sur vous pour m'aider avec Maéna. Elle risque d'être bien moins coopérative que vous.

— Pourquoi ?

— Elle a dix-huit ans, mais son esprit est resté bloqué en 2012.

Colette serra les dents, tandis qu'Emma glissait son pass dans la serrure et murmurait :

— C'est une enfant de huit ans, piégée dans le corps d'une jeune femme de dix-huit ans.

Sur ces mots, elle ouvrit la cellule.

07 – Maéna

La porte s'ouvrit. Maéna redressa la tête et se recroquevilla, les jambes pressées contre son torse. Terrée dans un coin de la pièce, elle tremblait de tous ses membres. Deux femmes apparurent sur le seuil. Sa mère n'était pas là. Son père non plus. Elle serra les jambes encore plus fort et laissa échapper un sanglot.

— Maéna ? Nous sommes là pour t'aider.

Elle se mordit la lèvre. Elle ne devait pas parler aux étrangers, pas sans ses parents. Ils le lui avaient toujours répété. Mais aujourd'hui, c'était différent, non ? Aujourd'hui, tout était différent. Elle se réveillait seule, elle ne reconnaissait pas sa chambre, sa mère ne l'entendait pas pleurer, son père ne l'entendait pas crier. Une méchante adulte imitait ses gestes dans le miroir et elle n'arrivait plus à marcher normalement. C'était comme si ses jambes s'empêtraient dans de la boue invisible. Dans ces conditions, peut-être avait-elle le droit de parler aux étrangers ?

— Je sais que tu as peur. C'est normal. Mais je te promets que tout ira mieux très vite.

Celle qui parlait avait une voix douce et rassurante. Avec ses cheveux bruns et brillants et son visage en pointe, elle lui rappelait Anne. Anne, c'était sa maîtresse d'école. Elle était très gentille. Parfois, à la récré, elle lui donnait des bonbons en cachette.

— Tu veux bien nous suivre, ma puce ? demanda celle qui l'accompagnait.

L'autre femme, plus âgée et à la peau noire, avait les cheveux très courts et très frisés qui commençaient à blanchir. Elle avait l'air fatigué, mais Maéna voyait bien qu'elle se forçait à sourire pour la réconforter. Elle lui inspirait confiance. Et puis, elle lui rappelait sa grand-mère.

Maéna hocha la tête et se leva en titubant. Quel drôle de corps. Depuis ce matin, il ne lui obéissait plus. Elle s'approcha des deux femmes en traînant des pieds. Ses genoux s'entrechoquaient parfois, sans qu'elle arrive à bien les diriger. Elle glissa sa main dans celle de la femme plus âgée. Elle était toute petite, cette femme. Maéna la dépassait presque.

— Comment tu t'appelles ?

— Colette.

L'enfant détourna le regard, soudainement effrayée.

— Colette ?

— Oui, ma puce ?

— Pourquoi ma voix est bizarre ?

Un silence lui répondit et Maéna comprit que quelque chose n'allait vraiment pas.

— Où sont mes parents ?

— Pas très loin, murmura celle qui lui rappelait sa maîtresse. Mais nous ne pouvons pas aller les voir pour l'instant.

Maéna planta son regard dans celui de la femme. Elle non plus n'était pas grande. Quelles adultes étranges, aussi petites que des enfants.

— Maéna, il faut absolument que tu nous suives sans faire de bruit. C'est très important. Sans ça, nous ne pourrions pas retrouver tes parents.

Elle hocha la tête. Elle avait peur, mais ça n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait ressenti à son réveil, seule dans cette horrible chambre toute grise. Et puis, ses parents n'étaient pas loin.

Toutes trois sortirent et se retrouvèrent dans un long couloir sombre. Aucune fenêtre, aucune couleur, juste des murs blancs mal éclairés.

— On est dans un hôpital ? demanda Maéna.

Colette posa un doigt sur ses lèvres en lui faisant de gros yeux et la fillette plaqua les deux mains sur sa bouche. Elle avait déjà oublié qu'il ne fallait pas faire de bruit. Elle se concentra de toutes ses forces pour devenir aussi silencieuse que possible. On ne devait entendre ni son souffle ni ses pas. Maéna suivit les deux adultes en s'appliquant à chacun de ses gestes. Ses jambes étaient toujours lourdes. Elle sentait ses cheveux lui chatouiller inhabituellement les joues et le cou. Comme s'ils avaient beaucoup poussé pendant la nuit.

Elles quittèrent le couloir et la plus jeune des deux femmes s'arrêta devant un haut comptoir, juste à la sortie. Un homme barbu, bien habillé dans son costume noir, se leva et dévisagea les trois arrivantes.

— Emma Lande, annonça-t-elle en tendant une carte d'identité. Pour le contrôle de sortie.

Il rajusta sa veste et se racla la gorge.

— On s'est vus il y a cinq minutes, Mme Lande. Je vous ai reconnue, ne vous en faites pas.

Il glissa un papier et un stylo sur le comptoir.

— Une signature à côté des noms des immémorantes, s'il vous plaît.

Emma obéit, puis l'homme contourna le meuble et se dressa devant elles. Il tenait un petit appareil et pinçait les lèvres très fort.

— Votre bras, lâcha-t-il enfin.

Ni Colette ni Maéna ne réagirent. Emma posa une main sur l'épaule de Colette.

— Retrousser votre manche droite, Colette.

Maéna l'imita et découvrit la marque sur son poignet. Un étrange symbole composé de petits carrés noirs et une série de chiffres juste en-dessous. Qui lui avait dessiné sur le bras ? À ses côtés, Colette grommela. Elle était un peu bougonne, mais Maéna savait qu'elle ne lui ferait pas de mal. Ce genre de choses, ça se sent très vite.

L'homme passa l'appareil devant leurs poignets et un *bip* retentit.

— Sujet 15390 et sujet 7612, lut-il à voix haute en fixant son objet. C'est bon, vous pouvez y aller.

Emma ne répondit pas. C'était très malpoli, mais Maéna se garda bien de dire quoi que ce soit. Elle devait rester silencieuse, après tout. Et puis, elle n'avait pas confiance en cet homme. Lui, il pourrait lui faire du mal. Ce genre de choses, ça se sent très vite aussi.

Elles commençaient à remonter l'allée lorsque l'homme les rappela.

— Mme Lande !

Emma se figea, puis se retourna lentement. L'homme en costume se rapprocha à pas lents.

— Je dois informer le docteur Hawk de cette sortie exceptionnelle. Pouvez-vous en signaler le motif exact ?

Maéna n'y comprenait rien, mais au vu de la pâleur extrême qui s'empara du visage d'Emma, elle sut que tout ceci n'était pas prévu. La femme se mit d'ailleurs à bégayer, si bien que Maéna ne put s'empêcher de pouffer.

— L... Le motif ? Eh bien ce sont... des... des patientes importantes...

Le barbu fronça les sourcils et ses yeux brillèrent d'une intensité dangereuse. Emma, elle, rosissait, bleuissait, pâlisait sans parvenir à énoncer une phrase entière.

— Veuillez rester là, Mme Lande, ordonna l'homme en sortant un téléphone de sa poche.

Avant même qu'il n'ait pu composer un numéro, Colette dégaina une petite barre de fer de son pantalon et frappa le garde à la tempe de toutes ses forces. Maéna et Emma glapirent de panique. L'homme s'écroula à terre, inconscient.

— Quoi ? s'énerma Colette en constatant l'air choqué d'Emma. Il allait donner l'alerte. Et vraiment, Emma ? Tu n'avais même pas pensé à une excuse ?

— Ils ne posent jamais de questions, d'habitude !

Maéna porta une main à sa bouche et se pencha sur le corps inanimé.

— Il... il est mort ?

Du haut de ses huit ans et demi, elle savait qu'être mort, c'était terrifiant.

— Non, la rassura Colette. Juste endormi pour un bon moment. Emma, aide-moi. On va cacher son corps dans la cellule de Maéna.

Emma mit quelques secondes avant de réagir, encore totalement hébétée parce ce qui venait de se passer. Elle empoigna les bras de l'homme tandis que Colette se saisissait de ses jambes, et elles le traînèrent le long du couloir, jusqu'à l'horrible chambre où s'était réveillée Maéna. Là, elles lui retirèrent sa veste de costume et sa chemise et s'en servirent pour le bâillonner et lui ligoter les poignets. Maéna observait la scène avec appréhension. Elle savait bien que rien de tout ceci n'était normal, pourtant elle préférait mille fois savoir cet homme au regard froid comme le métal hors d'état de nuire. Enfin, elles refermèrent la porte, qu'Emma verrouilla à double tour.

— Heureusement qu'il n'y a pas de caméra dans la zone de confinement, murmura-t-elle. Allons-y, nous avons déjà perdu trop de temps.

Elles remontèrent des allées qui n'en finissaient pas, franchirent plein de portes qu'Emma déverrouillait avec son badge et s'arrêtèrent beaucoup trop souvent au détour de couloirs, dès qu'elles entendaient des bruits de pas ou de voix. Maéna ne comprenait rien de ce qui se passait. Mais elle voulait retrouver ses parents et obéir à ces deux femmes semblait être la seule solution. Elle repensa à l'homme que Colette avait assommé et déglutit.

Emma ouvrit une énième porte et s'engouffra dans une pièce, suivie par Colette et Maéna. Celle-ci jeta des yeux

curieux autour d'elle et vagabonda entre les étagères, jusqu'à tomber sur deux hommes aplatis au sol, dans le fond de la réserve. Ils levèrent vers elle un drôle de regard.

— Ah, vous êtes là ! s'exclama Emma.

Ils se redressèrent, l'un en lissant ses vêtements, l'autre en lissant ses cheveux.

— C'est pas trop tôt, lança le second.

Il mâchait un chewing-gum, si fort que Maéna pouvait entendre la gomme contre ses dents. L'homme posa son regard sur elle. Deux billes bleues, pétillantes, comme celles de Jordy avant qu'il ne fasse une bêtise. Mais Jordy avait trois ans de moins qu'elle et c'était son petit frère, il avait bien le droit de faire toutes les bêtises qu'il voulait. Là, elle avait un adulte face à elle. Et un adulte, ce n'est pas censé faire de bêtises. Il lui tendit la main avec un sourire de canaille.

— Alphonse.

Maéna regarda les longs doigts de l'homme pointés vers elle. Il la saluait comme une grande. Elle en rougit de fierté et se saisit maladroitement de la main offerte.

— Maéna !

— Maéna a huit ans, intervint Emma en insistant sur chaque mot.

— Huit ans et demi, rectifia celle-ci avec satisfaction.

On ne lui enlèverait pas sa demi-année. Grandir, c'était bien trop important. Chaque mois comptait. Alphonse ne souriait plus. Il la dévisageait, l'air un peu gêné, un peu triste, un peu surpris, et l'estomac de Maéna se noua. Quelque chose n'allait pas. Depuis son réveil, elle le sentait, elle le savait. Colette et Emma l'avaient regardée de la même façon.

Quelque chose n'allait pas. Les larmes lui montèrent brusquement aux yeux.

— Et moi, c'est Ren.

L'homme qui venait de parler offrit un beau sourire à Maéna. Il était calme, comme son père. Elle ravala ses larmes.

Quelque chose n'allait pas mais, apparemment, il y avait plein de gens pour l'aider.